



HAL
open science

Le carré magique Sator, en marge d'un texte d'Aelfric

Marguerite-Marie Dubois

► **To cite this version:**

Marguerite-Marie Dubois. Le carré magique Sator, en marge d'un texte d'Aelfric. Marges/Seuils, May 2002, Nancy, France. pp.129-152. <hal-04689977>

HAL Id: hal-04689977

<https://hal.science/hal-04689977v1>

Submitted on 6 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Marguerite-Marie Dubois

Université de Paris IV

Le Carré magique SATOR, en marge d'un texte d'Ælfric

En 1942, en annexe à ma thèse principale sur Ælfric¹, je faisais allusion au mystère du palindrome, généralement appelé SATOR ou ROTAS,² qui décore le folio 238^v du *De Falsis Deis*³ (MS latin de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 7585).⁴ On peut y voir, en marge du texte, au bas de la page, deux lignes tracées par le scribe : la première, imparfaite, porte le mot latin *tenet* raturé ; la seconde, définitive, mais de sens non encore élucidé, se déchiffre aisément : *sator arepo tenet opera rotas* ; puis vient l'organisation traditionnelle de ces cinq termes en carré.

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

C'est le même mystère, en marge du même manuscrit, qui m'occupe à nouveau aujourd'hui. On trouvera, en annexe à cet article, des informations indispensables

pour qui veut aborder le problème dans son ensemble, mais qui ne concernent pas toujours directement mon propos actuel. En fait, je voudrais ici justifier la présence du carré magique en relation avec la conclusion d'Ælfric. Ce dernier, après avoir disserté sur les « faux

¹ *Ælfric, sermonnaire, docteur et grammairien*, Paris : Droz, 1942, pp. 362-366.

² Le carré se présente sous deux dispositions qu'on nomme soit SATOR soit ROTAS, soit même SATOR-ROTAS.

³ Je n'ai malheureusement pas pu consulter la thèse, assez récente, de Diane Elisabeth Szurszewski, *Ælfric's De falsis Deis : A Source Analogue Study with Edition and Translations*, University of North Carolina, 1997.

⁴ Le texte du *De Falsis Deis* se trouve égaré parmi les Sermons de Wulfstan (cf. Arthur Napier, *Wulfstan, Sammlung der ihm zugeschriebenen Homilien*, Berlin, 1883).

dieux », au nombre de neuf, (Saturne, Jupiter, Junon, Minerve, Vénus, Mars, Mercure, Thor et Odin), affirme :

Nu mæg her manna gehwylc gehyran hwet ðas swæmas wæron ðe hæðene weorðodon 7 ure ylðran hi to gebædon. Gode lof ðæt we ðas ne kunnan 7 ðæt heora gemyno is adilegod !

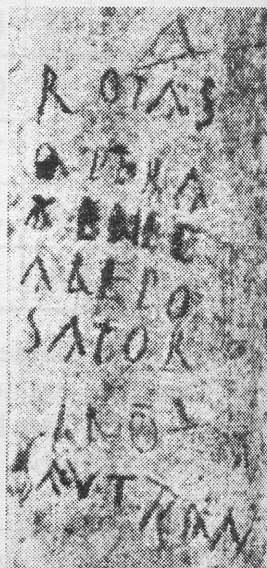
(Maintenant, chacun peut comprendre ce qu'étaient les infâmes créatures qu'adoraient les païens et que priaient nos ancêtres. Loué soit Dieu que nous ne les connaissions point et que leur mémoire soit effacée !)

Leur mémoire était certes effacée quand, au XII^e siècle, le copiste inscrivait, en fin de texte, le si fréquent et si mystérieux SATOR. Elle l'était déjà au temps d'Ælfric, mais, pour être effacée, il fallait qu'elle eût existé antérieurement : le carré magique apporte-t-il la preuve de cette existence en tant que survivance du culte, ou bien en est-il le rejet ? De telles questions méritent d'être posées, et résolues si possible.

Les anciens Bretons avaient-ils été des *deofol-gylðan*, « adorateurs du démon = idolâtres », comme le prétend l'homéliste ? Oui, à coup sûr, pour autant qu'un « faux dieu » soit une « idole », *wih* et qu'une « idole » soit assimilée à un « démon », *deofol*.

On sait que, sous la version ROTAS, le palindrome ornait déjà, avant leur destruction à Pompéi le 28 mai 79 de notre ère, une villa et une colonne de la ville anéantie par l'éruption du Vésuve. Mais on sait aussi qu'aux environs de l'an 185, on le retrouvait gravé sur un site de Manchester.¹

Certes, trois chercheurs du XX^e siècle² ont cru, avec beaucoup de vraisemblance, découvrir un code chrétien dans le SATOR, en dégageant du carré magique non seulement l'invocation PATER NOSTER, mais aussi l'image de la Croix dans le TENET, le tout flanqué



ROTAS de Pompéi

¹ Voir Annexe II, c.185.

² Voir Annexe II, de 1924 à 1927.

de l'alpha et de l'oméga, tirés du Livre de l'Apocalypse (1, 8).¹ Mais il est loin d'être évident que l'origine du palindrome soit chrétienne puisque, si l'Apocalypse attribuée à saint Jean a été écrite par lui à Pathmos (Dodécanèse) sous le règne de Domitien – ce qui est l'opinion des plus sérieux exégètes² – elle ne se situe pas avant l'an 95, et que, même si certaines parties ont été rédigées par un autre auteur dès le temps de Néron un peu avant 70, le document n'aurait sans doute pas pu atteindre Pompéi avant 85 ou 90, c'est-à-dire après la date de son ensevelissement sous les cendres volcaniques. Il est clair aussi que l'usage, à cette époque, n'était pas d'introduire des lettres latines (A et O) pour figurer des lettres grecques : si α majuscule s'écrit bien A, ω majuscule s'écrit Ω .



ROTAS de Manchester

En outre, le triangle, qui surmonte le SATOR sur la colonne de la Grande Palestre, n'est pas nécessairement le symbole chrétien de la Trinité, comme l'affirme Rino Cammilleri,³ mais peut-être le signe triangulaire rituel qui rappelle les trois piliers du temple de Mithra : Sagesse, Force et Beauté.⁴

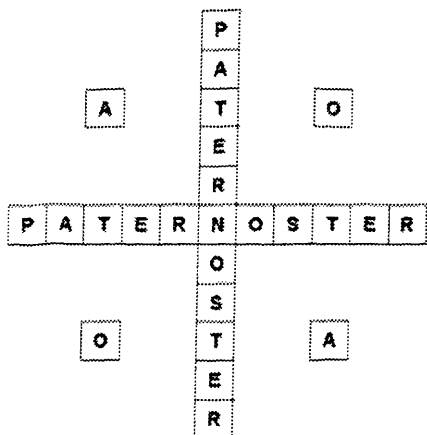
Un autre détail important est que, gravé dans la villa de Pompéi appartenant à Pasquius Proculus et à son épouse, le ROTAS pourrait être considéré comme l'emblème du « mariage pneumatique », ainsi qu'en témoignerait la figuration des deux propriétaires, représentés, près du carré magique, en posture d'initiés contractant une telle

¹ Voir Annexe I, 2 et 3.

² Le Père Sandevor (décédé depuis lors) me l'a confirmé.

³ Voir Annexe V, Bibliographie 1999.

⁴ Cf. Louis Prat (*Il y a 6000 ans nos ancêtres*, Paris : Klincksieck, 1992, p. 247, note 24) décrit dans un *mithraeum* (local consacré au culte de Mithra) le SATOR surmonté du triangle ésotérique. Voir également la plaque triangulaire (collection Häberlein), illustrant l'ouvrage de Charles Autran, *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme*, Paris : Payot, 1935, p. 129.



Age, en Grande-Bretagne.

union.¹ La présence du palindrome deviendrait-elle, dans ce cas, la preuve d'une pratique mithriaque ?

On peut évidemment se demander comment le culte de Mitra, dieu de l'Inde védique² (1800 av. J.C.), puis de son homologue Mithra, dieu de l'Avesta iranien³ (IV^e siècle avant J.C.), par la suite absorbé par le mazdéisme zoroastrien et la gnose, a pu passer, durant le haut Moyen

¹ Prat, qui signale et interprète le fait, nous rappelle (sur Internet : *Les Jeudis du Cercle Ernest Renan*, n° 52, p. 14) que, d'après Platon adaptant un mythe indo-européen à la pensée grecque, l'esprit masculin, le nous, séparé de la psyché, âme féminine incarnée, sans laquelle il ne saurait subsister, la cherche en tous lieux avec désespoir. Quand elle entend son appel, elle voit apparaître, dans le miroir qui porte son nom, l'esprit consolateur, autre partie d'elle-même. Alors le souffle (pneuma) de l'amour divin embrase les deux moitiés de leur être unique et, par le « mariage pneumatique » les unit à jamais. On rejoint ainsi le concept mystique trinitaire de l'Aimant, l'Aimé, l'Amour.

² Le nom de Mitra est mentionné dans le *Rig-Veda* III, 59. Mais c'est dans les tablettes hittites de Cappadoce que les éléments religieux irano-indiens apparaissent pour la première fois (cf. Autran, *op. cit.*, p. 41.) Il est prouvé que les cultes de Çiva (divinité hindoue d'origine pré-aryenne) et de Mitra sont apparentés (cf. *idem*, p. 94). Ce sont les Phéniciens – ou, plus exactement, les *Phoinikes* d'Hérodote I, 173 sq. – « les habitants de la Côte des Palmes », comme le précise Maudran, p. 70 sq. – qui, lancés dans des expéditions au long cours, de la mer Rouge jusqu'à la Méditerranée, ont pénétré en toutes contrées, y important leurs croyances. En Perse, Artaxercès I^{er}, roi achéménide (406-362 av. J.C.), fait figurer Mitra sur ses inscriptions officielles (cf. *idem*, p. 43).

³ Pour la première fois en Perse, son nom apparaît sous Darius I^{er} (c. 500 av. J. C.). Bien qu'il soit le dieu de la Lumière et non du Soleil, il se trouve alors confondu avec le dieu solaire babylonien Shamash, d'où son titre de *Sol Invictus* (*idem*, p. 45).

La réponse est connue. C'est que, quittant l'Inde pour peupler le panthéon du Proche-Orient hellénisé,¹ le personnage de Mitra, en tant que « le plus victorieux des dieux »,² a gagné le monde latin³ où il s'est mué en protecteur des légions romaines. Et ce sont les guerriers – en particulier les soldats de César, puis des empereurs Claude, Vespasien, Hadrien – et les marchands de Rome⁴ qui l'ont apporté Outre Manche à la fin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ.

L'occupation romaine, qui s'étendit sur 470 ans selon la *Chronique anglo-saxonne*,⁵ a permis que soit édifiée, en 162-163, à Corbridge (Northumberland), l'image mithriaque du *Sol Invictus*, emblème des légions placées sous le signe de Mithra.⁶ Pour sa part,

¹ « C'est sans doute l'hellénisation du monde asiatique sous l'influence des dynasties installées par les diadoques d'Alexandre (323 av. J.C.) qui a d'abord favorisé, dans le monde grec, le culte de Mitra » (Prat, *Les Jeudis*, p. 8). Puis, au revers des monnaies de Mithridate I^{er}, roi des Parthes, au nom théophore (Mithridate = don de Mithra) [171-138 av. J.-C.], on a représenté Apollon identifié à Mithra. Plus tard, le roi séleucide de Comagène (Syrie), Antiochus I^{er} (325-261 av. J.C.) fit graver, autrefois visible dans la ville irakienne de Nimroud, l'équation: APOLLON, MITHRAS, HELIOS, HERMES, qu'il faut lire : « Apollon est à Mithra ce qu'Helios est à Hermès » (Prat, *idem*, p. 8).

² Cf. Prat, *Les Jeudis*, p. 7. Mithra est en cela comparable à Yahvé « Sabaoth », Seigneur des armées (II Samuel, 15,10), ces armées, ces « puissances », pouvant être célestes aussi bien que terrestres.

³ D'après Autran, *op. cit.* p. 115, « l'introduction du mithriacisme en Italie, spécialement à Rome vers 63 av. J.-C., a d'abord été confinée à de petits cercles jusqu'à la fin du I^{er} siècle après J.-C. La plus ancienne dédicace à Mithra est contemporaine des Flaviens (69-96 de notre ère). Dès lors, le mithriacisme n'a cessé de gagner des adeptes en Italie et dans tout l'Empire d'Occident. » Voir également *The Oxford Companion to Classic Literature*, OUP, dont la traduction française s'intitule *Dictionnaire de l'Antiquité : Mythologie, Littérature, Civilisation*, Paris : Robert Laffont, Collection Bouquins, 1993, p. 646, col. 2.

⁴ A Londres, subsistent les ruines d'un temple où la dédicace d'un vétéran voisine avec celle de riches marchands (L. A. Richmond, *Roman Britain*, Pelican Book, 1975, p. 209).

⁵ Cf. *Two of the Saxon Chronicles Parallel*, éd. Ch. Plummer & J. Earle, rééd. Dorothy Whitelock, Oxford : Clarendon Press, 1952, pp. 10-11, a. 409.

⁶ Cf. Miranda J. Green, *The Gods of Roman Britain*, Aleysbury : Shire Archeology Publications, 1988, p. 26. Voir également Richmond, *op. cit.* pp. 208-210. L'appellation allégorique qui s'applique à Mithra a été comparée à l'expression biblique « Soleil de justice » (Malachie 4, 2).

l'ancienne *Verulanium* (Saint-Albans) a conservé des vestiges du mithriacisme¹ ; il en est de même à Whitton et à Ipswich, tandis que la statue londonienne d'Oceanus reste associée à un *mithriaeum*.² Aux III^e et IV^e siècles, les temples militaires mithriques se multiplient ; on en cite de nombreux exemples dans la région du mur d'Hadrien, à *Borcovicum* (Housesteads), *Brocolitia* (Carrowburgh) et à *Vindobala* (Rudchester). S'y ajoutent les cultes, non équivoques, établis à Carlisle, Newcastle, Wallund, High Rochester, York, Chester, et à Caernavon (*Segontium*, au pays de Galles), le site le plus célèbre étant le Walbrook *mithraeum* de Londres.³ Enfin, un remarquable *reredos* (autel) présente le dieu Mithra en gloire,⁴ aurolé des rayons lumineux du « soleil de midi », et placé entre ses deux dadophores (porteurs de torches), Cautès, « le soleil montant », prince de lumière, et Cautopades, « le soleil descendant », prince des ténèbres.

Aucune hésitation, donc : les ancêtres d'Ælfric adoraient l'une des plus importantes divinités païennes, importées par les Romains. Et pourtant le christianisme, issu du judaïsme,⁵ s'est implanté en terre britannique avec une relative rapidité. Pourquoi cette facile évangélisation d'idolâtres apparemment convaincus ? Tout simplement parce que de nombreuses ressemblances apparentaient le mithriacisme au judaïsme et au christianisme. C'est ce que je souhaite démontrer maintenant.

Le sanscrit *mitra* (avestique *Mithra*), initialement nom commun, qualifiant Brahma et reflétant Dharma,⁶ signifiait au masculin « ami »

¹ Cf. Richmond, *idem*, p. 191.

² Cf. Richmond, *idem*, p. 199.

³ Cf. M. J. Green, *op. cit.*, p. 17.

⁴ Cette figuration rappelle la « gloire » de Yahvé (Exode 24, 17).

⁵ Si l'on en croit Audran, *op. cit.*, p. 193, la religion d'Israël a été « métamorphosée par le zoroastrisme lors de l'exil » et « le christianisme n'est [...] que l'héritier d'un judaïsme élargi par l'iranisme ».

⁶ « Mitra se reconnaît en transparence derrière Dharma [...] simple rajeunissement du même concept divin » (Georges Dumézil, *Mythe et épopée*, Paris : Gallimard, 5^e éd., 1968, p. 146.)

et au neutre « contrat », d'où le sens religieux « pacte d'amitié ». ¹ Le dieu Mitra est, en effet, le garant de l'alliance qui consacre l'ordre des mondes, ainsi que les rapports des hommes entre eux et avec les esprits célestes. ² Comment ne pas se rappeler que Yahvé est le Dieu de l'Alliance, *El berit*, ³ et que les premiers chrétiens sont les « fils de cette Alliance », ⁴ exprimée tout au long du Nouveau Testament ?

Mithra, indo-iranien, est également représenté par des sortes de « clones » : le Zeus des Grecs, le *dius/Deus* des Romains, le **Tiwaz* germanique qui deviendra *Tyr* chez les Scandinaves ⁵ et *Tiw* chez les Anglo-Saxons. On nomme ce dieu dominant « Père », précisément le « Lumineux Père » : *Zeus pater* en grec et *Ju-piter* en latin, ⁶ ce qui explique, a-t-on cru, l'emploi du mot PATER dans le carré SATOR.

Mithra est, en outre, *Kosmokrator, Rex Mundi*, ⁷ « Roi du Monde » terrestre. Or, on ne peut oublier que « la royauté de Dieu sur le peuple élu et, par lui, sur le monde, est au centre de la prédication

¹ A. Meillet (*Journal asiatique*, 1907, II, 152 sq.) y voit la racine indo-européenne **mei*, au degré zéro ; cf. latin *munus* (service, don), *mutare* (changer, échanger), grec *mitra* (jointure, ceinture). Quant à W. Lentz (d'après Prat, *Les Jéudis*, p. 2), il y découvre la racine **ma*, signifiant « mesure, juste mesure », qui se retrouve dans *Metod* (le Mensurateur), nom divin en vieil-anglais.

² Cf. Autran, *op. cit.*, p. 43.

³ Gen. 15, 18. « Dans la Bible [selon les théologiens deutéronomistes], l'Alliance est un concept central qui désigne la relation entre Dieu et son peuple, par analogie avec les relations privilégiées que les hommes établissent entre eux par contrat. L'hébreu *berit* désigne souvent un acte juridique ou un contrat [...], la divinité était alors le garant de l'opération. » (J. Y. Lacoste et al., *Dictionnaire critique de théologie* = DCT, Paris : PUF, 1998, p. 16, 1)

⁴ Cf. Actes 3, 25 ; Luc 22, 20 ; Romains 8, 5-13.

⁵ Cf. Prat, *Les Jéudis*, p. 3. – Georges Dumézil a proposé de reconnaître sous les traits de Tyr « le Mitra du Varuna qu'est Odin, le souverain juriste joint au souverain magicien » (*Esquisses de mythologie*, Paris : Gallimard, 2003, p. 265).

⁶ Mitra avestique est le « dieu de la lumière céleste » (*Yasht X*, cf. Audran p. 29). Notons que l'idée de lumière est contenue dans la base indo-européenne *dyew-* qu'on trouve dans *Iouis* (autre nom de Jupiter), dans *Zeus* et *dius* (< **diyew-*), dans *deus* (< **deiwos*), et dans *dies* (le « jour », divinisé en *Diespiter* « lumineux père », nominatif dont l'équivalent vocatif est *Iuppiter* (ombrien *Iupater*) [cf. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris : Klincksieck, 1951, pp. 304-305 et 311-313].

⁷ Cf. Prat, *Les Jéudis*, p. 5.

de Jésus, comme elle l'était de l'idéal théocratique de l'Ancien Testament ».¹

Mithra est aussi décrit comme le « Pasteur divin » « aux vastes pâturages » (*vouru-gaoyaoiti*).² Comment ne pas songer aux « verts pâturages » du Psaume 22, 2, ainsi qu'aux paroles de Michée 5, 1, évoquant Bethléem d'où sortira « le pasteur d'Israël », prophétie accomplie par la déclaration de Jésus « Je suis le bon Pasteur » (Jean 10, 11) ?

« Les mystères de Mithra nous montrent le culte d'un grand dieu qui est [...] le Fils d'une mère vierge et immaculée ». ³ La mère de Jésus s'est déclarée vierge, et la tradition catholique, érigée en dogme, la proclame immaculée.⁴

D'autre part, une orientation fortement messianique – surtout à travers les courants zoroastrien et, plus tard, gnostique – caractérise le personnage du dieu iranien, auquel on a comparé le Messie chrétien.

C'est ainsi qu'au I^{er} siècle Mithra est appelé *Soter*,⁵ le « Sauveur », envoyé sur terre, selon le mazdéisme,⁶ pour délivrer les hommes de l'emprise d'Arhiman, l'« Adversaire », ⁷ dont le

¹ *Bible de Jérusalem*, Matthieu 4, 17, note c.

² Audran, *op. cit.*, p. 42.

³ Cf. Autran, *op. cit.*, p. 134. C'est la vierge Eredat-fedhri qui a donné naissance à Saoshyant, le Sauveur zoroastrien (*idem*, p. 186).

⁴ Vierge, cf. Luc, 1, 34 et Immaculée, cf. St Ambroise, *Lettre 42, 4*, à *Sirice*. A propos du dogme, voir DCT, *op. cit.*, p. 707, col. 2-p. 708, col. 2.

⁵ Ce qualificatif était déjà donné à Jupiter (Cicéron, *In Verrem Actio*, 2, 54), à Ptolémée I^{er}, roi d'Egypte (Pline, *Naturalis Historia*, 7, 208), et à Jésus considéré comme un éon (Tertullien, *De Testimonio Animae* 16).

⁶ « Le mazdéisme fut révélé par Ahura-Mazda, Esprit du bien, à Zoroastre / Zarathoustra, qui propagea cette doctrine en Perse, chez les Mèdes, les Bactriens, les Parthes [...]. Certains Pères des premiers siècles, dans les Églises alexandrine et syriaque, virent en Zoroastre un prophète et même un précurseur du christianisme » (Marie Viet-Martin, « Une approche chrétienne du Coffret d'Auzon », thèse de doctorat inédite, Université de Paris IV, 2003, Annexe 2, p. LI).

⁷ Satan apparaît, pour la première fois dans la Bible, en tant qu'« Accusateur » dans Zacharie III, 1-2.— « Arhiman a voulu rivaliser avec Dieu le Père, et il a chuté dans la matière, entraînant un grand nombre d'âmes. Ce sont elles qu'essaie de racheter l'archange fidèle zoroastrien, Spenta Mâiniu, qui apparaît aussi sous les traits de Mithra » (cf. Prat, *Les Jeudis*, p. 7).

comportement évoque en tous points le rôle de Satan (Apoc. 12, 7-9). Faut-il rappeler que le monogramme du Christ ICHTUS (« poisson »,¹ en grec) est composé des premières lettres des mots « Iesous Xristos Theon Uios Soter » (Jésus-Christ, fils de Dieu, *Sauveur*) ?

Or, Mithra n'est pas seulement le *Soter* (le Sauveur) ; il est aussi le *Sator*, le « Semeur »,² terme qui se retrouvera dans le carré magique et qui a permis d'élaborer les traductions du palindrome où Dieu devient le sujet de l'énigme,³ par référence à la parabole évangélique du Semeur (Marc 4, 1-29).

Le lieu de culte de Mithra et le lieu de naissance de Jésus ne sont pas non plus sans analogie. D'après l'évangile apocryphe de l'Enfance, Jésus serait « né dans une grotte où se dissimule la crèche ». ⁴ Serait-ce là un vestige de la tradition des sanctuaires rupestres, nombreux en Cappadoce,⁵ tradition vivace, puisqu'au XX^e siècle encore, dans nos églises, la crèche était installée au sein d'une grotte reconstituée, alors que l'Évangile ne parle que de « logis » (Matthieu 2, 11) ou de « mangeoire », faute de place à l'hôtellerie (Luc 2, 7). Une aussi curieuse survivance est-elle due aux rites mithriaques, célébrés dans des grottes,⁶ avant de l'être dans des cryptes ?

Autre détail : les premiers adorateurs du « Roi des Juifs qui vient de naître » (Matthieu 2, 2) sont des mages, « venus d'Orient », réalisant une prophétie de Zoroastre lui-même.⁷ On croit aussi avoir identifié le roi-mage mythique Gaspard en la personne de

¹ Le « poisson sacré » (*orphos*, cf. orphée = aiguille de mer) figure dans l'iconographie mithriaque syro-hittite et cappadocienne (Autran, *op. cit.*, p. 81).

² Prat, *Les Juudis*, p. 13.

³ Voir Annexe IV, 3.

⁴ Cf. Autran, *op. cit.*, p. 190.

⁵ Cf. *idem*, p. 79. Dans sa note 1, Autran évoque à ce sujet l'art monastique représentant Jésus Pantokrator.

⁶ Cf. *Les spelaea* romains (Autran, *idem*, p. 79).

⁷ Cf. Évangile de l'Enfance III, 7, et Audran, pp. 190-191. Notons que les mages portent tous le bonnet phrygien, dont est coiffé Mithra et qui dérive du chignon de Çiva (*idem*, p. 94). Voir l'article de Mohammad Heydari-Malayeri, « Les origines du bonnet phrygien : Mithra, Marianne, même combat ! », *Historia*, n° 679, juillet 2003, pp. 22-23.

Gondopharès, monarque du groupe scythe-saka, qui engagea comme architecte l'apôtre chrétien Thomas pour lui bâtir un palais de style grec.¹ Quant aux bergers palestiniens, ils accourent vers la crèche de Bethléem, comme, autour de Mithra « né de la pierre », affluaient des bergers pleins de dévotion.

Certains autres traits de la vie de Mithra rappellent, de près ou de loin, la vie de Jésus. Voici quelques exemples.

Avec son arc, Mithra fait jaillir la « source de résurrection »,² à laquelle s'abreuvent les assoiffés d'absolu. On songe à Jésus offrant à tous « l'eau vive » : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! » (Jean 7, 37).

Le dieu zoroastrien proclame « la venue du Royaume »,³ et le Christ prédit que « le Royaume des cieux est tout proche » (Matthieu 4, 17). D'ailleurs, le message apocalyptique, abondamment répandu dans la religion zoroastrienne qui est eschatologique par essence,⁴ et amplement transmis par la prédication, réelle ou prétendue, des prophètes bibliques,⁵ trouve un écho définitif dans l'Évangile⁶ et surtout dans l'Apocalypse de Jean, présentée comme « Révélation de Jésus-Christ » (Apoc. I, 1).

Les prédictions de Zoroastre dévoilent qu'au moment où le Messie atteindra sa trentième année et périra, aura lieu la résurrection des morts pour le Jugement dernier, avec la défaite d'Arhiman, suivie du règne incontesté du Bien suprême.⁷ Le christianisme, qui attribue arbitrairement à Jésus l'âge final de trente-trois ans, conserve la certitude qu'à la consommation des Temps, « tous ceux qui sont dans

¹ Cf. Audran, *idem* p. 191. En outre, selon l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe III, 24, 6 ; 399, 16 ; V, 8, 2 ; 10, 3 ; VI, 25, 4, l'évangéliste Matthieu, qui décrit l'adoration des mages, exerça l'une de ses premières activités apostoliques dans le monde iranien de l'Indus (*idem*, p. 181).

² Cf. Prat, *Les Juudis*, p. 9.

³ Cf. Audran, *idem*, p. 189.

⁴ Cf. Audran, *idem*, p. 188.

⁵ Par exemple, Isaïe et Daniel, mais aussi l'*Apocalypse* de Baruch, le *Livre des Secrets* d'Énoch, l'*Assomption* de Moïse, le *IV^e livre* d'Esdras, etc.

⁶ Cf. Marc 13, 24-27 ; Luc 17, 26-37 et 21, 25-28.

⁷ Cf. Audran, *idem*, pp. 186-187.

les tombeaux sortiront » (Jean 5, 28) ; d'autre part, le Messie, prévoyant sa Passion, déclare : « C'est maintenant le Jugement du monde ; maintenant le Prince de ce monde va être jeté bas » (Jean 12, 31).

Il est prévu qu'« après la période de sa vie terrestre, Mithra remonte aux cieux », comme le fait aussi « le Seigneur Jésus, enlevé au ciel ».¹ Le rôle de Mithra devient alors celui de « Médiateur, sorte de Logos, émané de Dieu et participant à sa Toute-Puissance ».² Faut-il rappeler que Paul (I Timothée 2, 5) qualifie le Christ d'« unique Médiateur entre Dieu et les hommes » et que Jean commence son Evangile par l'affirmation : « Au commencement était le Verbe », c'est-à-dire le Logos.³

Mieux encore : malgré la dissemblance du rite, le *taurobolium*, (immolation du taureau), qui représente le propre sacrifice de Mithra, est célébré par le dieu comme un acte de salut. L.-C. Prat écrit que « le sang [du bovidé⁴], répandu par Mithra, a pour but de guider le myste vers la vie éternelle » et que « dans le mithraeum de Santa Prisca, on peut lire la phrase : *Et nos seruasti eternali sanguine fuso* »⁵ (Et nous, tu nous a sauvés par l'effusion du sang éternel). Face au sang du taureau, on évoque aisément le « sang de l'Agneau » (Apocalypse 7, 14), versé pour « sanctifier le peuple » (Hébreux 13, 12). D'autre part, si le « sang sacré » du taureau immolé doit être bu, sa « chair sacrée »

¹ Cf. Audran, *idem*, p. 128. – Voir Marc 16, 19.

² Cf. Franz Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles : H. Lamertin, 1894-1899, p. 307.

³ Cf. TOB, Nouveau Testament, p. 291, col. 1, note c.

⁴ Le taureau représente le « bovidé aux cinq espèces », c'est-à-dire la création animale tout entière (*Yasna* LXXI, 9). Cf. J. Hertel, *Die arische Feuerlehre*, Leipzig, 1925, pp. 80-81. Voir également *Yasht* XIII, 10 et XIX, 69. En Angleterre, dans le Northumberland, il est évident que les monceaux de crânes de bœufs, trouvés dans le temple du site archéologique de Yeavinger, témoignent d'un culte de Mithra, récupéré pour le christianisme par les missionnaires de Paulin (cf. Bruno Judic, « Le corbeau et la sauterelle, l'application des instructions de Grégoire le Grand pour la transformation des temples païens en églises : études de cas », dans *Impies et païens entre Antiquité et Moyen-Age*, textes réunis par Lionel Mary et Michel Scot, Paris : Picard, 2002, pp. 97-125.)

⁵ Cf. Prat, *Les Jeudis*, p. 15.

doit être consommée, lors d'un repas rituel.¹ On ne peut s'empêcher de rapprocher les paroles du Christ qui s'offre en sacrifice : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle » (Jean 6, 54), d'où le rite de la « fraction du pain » entre les premiers chrétiens (Actes 2, 42 et 20, 7).

J'en arrive donc à établir un parallélisme entre la liturgie observée dans les Mystères de Mithra et la liturgie chrétienne.

Tout d'abord, la hiérarchie initiatique mithriaque comporte sept degrés,² correspondant, du moins par le nombre, aux sept ordres³ qui conduisent au sacerdoce chrétien. Quant à ladite initiation, elle aboutit au *sacramentum* (sacrement).⁴ Seul, le clergé peut conférer ces sept sacrements zoroastriens qui nous sont fort mal connus. L'initiation et le rituel étant réservés aux hommes, les femmes sont exclues des fonctions sacerdotales comme « inaptes à jouer un rôle actif dans la célébration des Mystères ». ⁵ Il en est encore de même dans le catholicisme, bien que Jésus ait eu un entourage féminin,⁶ que les femmes aient été admises dans les assemblées⁷ et les veuves honorées,⁸ et, surtout que Paul ait proclamé une égalité spirituelle

¹ *Idem*, pp. 13-14.

² L'initié est successivement *corax* (corbeau), *nymphus* (promis), *miles* (soldat), *leo* (lion), *persa* (perse), *heliodromus* (courrier du soleil), enfin *pater* (père), prêtre portant la mitre à trois étages qui symbolise les *tria loca* (les trois mondes) et rappelle la tiare pontificale.

³ Le premier rituel est la *Tradition apostolique*, attribuée à Hippolyte de Rome (c. 170-235), dont la traduction a été éditée par Dom Botte, Paris, 1945 (cf. DCT, *op. cit.*, p. 825, col. 2).

⁴ Sans doute est-ce en raison du rapprochement, établi entre le pieux serment des néophytes (on peut se demander s'il s'agit du serment qui garantit le contrat d'alliance, dont parle Hérodote IV, 70, cf. Dumézil, *Esquisses*, p. 727) et le serment militaire des conscrits, l'un et l'autre étant traditionnels et sacrés (cf. Cumont, *op. cit.*, p. 318).

⁵ Cf. Audran, *idem*, p. 132.

⁶ Cf. Luc 8, 1-3 ; Matthieu 25, 40 ; Jean 19, 25-26.

⁷ Cf. I Corinthiens 11, 5-23 et 14, 34.

⁸ Cf. I Timothée 5, 3.

totale : « Il n'y a plus [...] ni homme, ni femme, car tous ne font qu'un dans le Christ Jésus ».¹

Parmi les sacrements du mazdéisme, figure un rite lustratoire, hérité d'une antique tradition dravidienne,² qu'on rapproche du baptême,³ celui de Jean le Baptiste ou celui de Jésus.⁴ Quant au repas sacramentel qui rassemble régulièrement les zoroastriens,⁵ il évoque la Cène et l'Eucharistie.⁶ En effet, au cours d'une sorte de « consécration », le *pater* bénit « des pains, marqués d'une croix, et de l'eau à laquelle il mêle du vin, boisson dite de vie et d'immortalité »⁷ ; et les mystes consomment ces deux éléments, à l'instar des « communicants » chrétiens. Enfin, on a qualifié de « confirmation », avec quelque abus car il ne s'agit pas d'onction, la marque indélébile qui, imprimée au fer rouge sur le front de l'initié,⁸ fait de lui un « soldat de Mithra », analogue au *Miles Christi* « qui prend sa part de souffrances en bon soldat du Christ ».⁹

Revenons maintenant aux questions initiales que j'ai posées, au début de cet article, à propos du carré SATOR, probablement d'inspiration mithriaque. Les multiples ressemblances, signalées entre le mithriacisme, le zoroastrisme et le christianisme, permettent aisément de comprendre pourquoi les Anglo-Saxons, bien que fervents de Mithra, ont accepté sans beaucoup de réticences la doctrine et les pratiques chrétiennes, qu'apportaient tour à tour en Grande-Bretagne guerriers, marchands et missionnaires.¹⁰

Mais que peut signifier, à la fin d'un sermon stigmatisant les faux dieux, le tracé du SATOR, sinon une réaction anti-païenne ? Oui, au temps d'Ælfric, le palindrome devait être devenu résolument chrétien ;

¹ Cf. Galates 3, 28.

² Cf. Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, Paris 1922, pp. 314 sq.

³ Cf. Marc 1, 8 ; Jean 1, 31.

⁴ Cf. Matthieu 3, 11, évoquant le baptême par l'eau et le baptême dans l'Esprit.

⁵ Cf. Prat, *Les Juudis*, p. 11.

⁶ Cf. Matthieu 26, 26-29.

⁷ Cf. Autran, *idem*, pp. 122-124.

⁸ Cf. Prat, *Les Juudis*, p. 12.

⁹ Cf. 2 Timothée 2, 3.

¹⁰ Cf. Viet-Martin, *op. cit.*, pp. 9-78, 345-355, et annexes pp. i-lxxxvi.

le sigle du PATER NOSTER avait été découvert, et le scribe, peut-être moine ou prêtre, exprimait à sa façon une protestation vigoureuse en inscrivant *in fine*, à la dernière page, la mystérieuse relation du carré magique avec la Toute-Puissance du Père céleste.

Car, si les fidèles de Mithra avaient pu être séduits et abusés par les similitudes, les chrétiens, eux, dès l'évangélisation, ont inévitablement vu, dans le mithriacisme rival, une parodie de leurs rites et de leurs croyances. Des divergences de fond, d'importance majeure, séparent, en effet, ces deux religions, même si leur origine orientale a de larges points communs. Il suffit d'énumérer, sans les multiplier ni s'y appesantir, les éléments les plus irréductibles.

Le mithriacisme est fondé sur un dualisme théiste, car le Mitra védique est une sorte de « co-souverain »,¹ accouplé à Varuna² et, formant ainsi les deux faces antithétiques et complémentaires de la Royauté, fût-elle céleste. Mitra incarne l'aspect juridique-sacerdotal, lumineux, bienveillant, équitable, proche de la Terre et des hommes, tandis que Varuna représente l'aspect magique, ténébreux, violent, redoutable, régnant aux cieux.³ Le Mithra avestique, réduit pour un temps à l'état de *Yazata* (sorte d'ange),⁴ redevient peu à peu le second dieu majeur, à côté d'Ahura Mazda. Gréco-romain, Mithra prend de plus en plus d'importance et se transforme en Messie libérateur.⁵ Il n'y a donc aucune continuité logique dans cette théologie mouvante. Et quand le zoroastrisme se stabilise, c'est le conflit permanent qui oppose la Puissance bénéfique, incarnée par Ahura Mazda, à la Puissance mauvaise, représentée par Arhiman. Cette conception,

¹ Cf. Dumézil, *Esquisses, op. cit.*, p. 1086 ; voir aussi le tableau des dieux védiques et des dieux entités, « sublimation d'une théologie polythéiste hiérarchisée » (p. 908).

² Cf. Dumézil, *Mitra-Varuna*, Paris : PUF, 1940, Gallimard, 1948.

³ Cf. Prat, *Les Juédis*, p. 7.

⁴ L'angéologie biblique et, par suite chrétienne, est aussi un apport du zoroastrisme dans la vision d'Ezechiel 9, 1-22 (Cf. Dumézil, *Esquisses*, pp. 1033-1041).

⁵ Cf. *idem*, p. 8.

qu'on peut qualifier de manichéenne,¹ s'oppose diamétralement au monothéisme judaïque et chrétien – même si l'on admet que le « dualisme zoroastrien » est un « monothéisme à retardement », tout finissant par le triomphe du Bien Unique.²

Quant aux holocaustes d'animaux, fussent-ils symboliques d'une forme de spiritualité, ils ne sont pas d'usage dans le christianisme. Certes, ils n'ont jamais été sottement condamnés, puisqu'encore après 627, le pape Grégoire le Grand « permet de continuer à tuer quantité de bœufs, non plus en sacrifices 'aux démons', mais pour des banquets à l'occasion de fêtes chrétiennes ».³ Il est aujourd'hui évident que la masse de crânes de bœufs, retrouvés sur le site northumbrien de Yeavinger,⁴ constitue un vestige des *taurobolia* mithriaques, pratiqués surtout par les Anglo-Saxons durant le *blodmonað*, le « mois du sang », c'est-à-dire novembre.⁵ Mais l'évangéliste Paulin avait, sagement, transformé ce temple en église chrétienne, accueillant des convives en liesse. Ainsi réalisait-il la parole prophétique d'Osée 6, 6 : « C'est la miséricorde que je veux, non les sacrifices », reprise deux fois (Matthieu 9, 13 et 12, 6) par le Christ qui offre sa propre vie « en sacrifice d'agréable odeur » (Éphésiens 5, 2). Au dieu tauroctone ainsi s'oppose le Dieu d'Amour.

D'autre part, le Sauveur mithriaque est mythique, tandis que le Rédempteur chrétien est historique. Enfin, la religion de Mithra est « à mystères », c'est-à-dire initiatique, occulte et élitiste,⁶ alors que la

¹ Le manichéisme n'est plus considéré à notre époque comme une hérésie, mais comme une grande religion orientale, d'origine babylonienne, implantée dans tout l'Iran en 270. (Pour tout détail sur les sources, les textes et la vie de Mani, voir le *Dictionnaire critique de théologie, op. cit.*, p. 694, col. 2 et 695, col. 1). Saint Augustin adhéra à cette religion avant sa conversion (Cf. Serge Lancel, *Saint Augustin*, Paris : Fayard, 1999, pp. 56-145).

² Cf. Audran, p. 151.

³ Bruno Judic, « Le corbeau et la sauterelle », p. 120.

⁴ Cf. Brian Hope-Taylor, *Yeavinger. An Anglo-British Centre of Early Northumbria*, Department of Environment. Archaeological Reports n° 7, HMSO, 1977.

⁵ Cf. G. Hickeys, *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*, Oxford, 1705, I, 219, 56-58.

⁶ Cf. Prat, *Les Juudis*, p. 11. – Il est hors de question, aussi, d'assimiler à la Trinité « Père-Fils-Esprit », Dieu unique en trois personnes, les nombreuses Triades en trois dieux, qu'elles soient brahmanique, osirienne, capitoline, gauloise, palmyrénienne, etc.

religion chrétienne est ouverte à l'humanité tout entière. L'Évangile est public, la Bonne Nouvelle est universelle : « Ce que je vous dis dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits », ordonne le Maître (Matthieu 10, 27).

Rien d'étonnant, donc, si le carré SATOR, portant le titre de PATER, commun à Mithra et au Dieu chrétien, a servi de réfutation à l'égarement des « idolâtres », dénoncés par l'homéliste, et si, copiant le texte orthodoxe d'Ælfric, le scribe a renouvelé à sa manière l'interrogation de l'apôtre Paul¹ : « Jadis, dans votre ignorance de Dieu, vous fûtes asservis à des dieux qui, au vrai, n'en sont pas ; mais, maintenant que vous avez connu Dieu ou plutôt qu'Il vous a connus, comment retourner encore à ces éléments sans force ni valeur, auxquels, à nouveau, comme jadis, vous voudriez vous asservir ? »

¹ Galates 4, 8-9.

ANNEXES

I – Le carré magique

1. Ses deux formes

SATOR	ROTAS
AREPO	OPERA
TENET	TENET
OPERA	AREPO
ROTAS	SATOR

(Sur le manuscrit latin de la Bibliothèque Nationale de Paris n° 7585, fol. 238^v, on trouve le carré SATOR)

2. Le code chrétien contenu dans le carré

De ce palindrome, on a extrait deux fois les mots PATER NOSTER, disposés en croix, avec deux A (interprétés comme alpha) et deux O (interprétés comme oméga).

	A		
	P		
	A		
	T		
	E		
	R		
A	PATER	NOSTER	O
	O		
	S		
	T		
	E		
	R		
	O		

3. Le tenet, où les deux T (tau) figurent la croix du Christ

	T	
	E	
TENET		
	E	
	T	

II – Chronologie : date des inscriptions

c. 70. Pline l'Ancien, *Historia Naturalis*, livre 28.

Amiral de la flotte de Misène au moment de l'éruption du Vésuve, il voulut sauver les habitants de la côte avec ses vaisseaux, et il mourut (à Stabies) étouffé par les vapeurs sulfureuses. Le carré était antérieur à sa mort qui eut lieu en 79 ; on le date donc de 70 environ.

28 août 79. A Pompéi (Campanie), inscription mutilée du rotas, dans la maison de Pasquius Proculus, via de l'Abondance (découverte le 5 octobre 1925).

A Pompéi également, inscription du rotas, surmontée d'un triangle, sur une colonne de la Grande Palestre, contre l'amphithéâtre (découverte et commentée par Matteo Della Corte, le 12 novembre 1936).

c. 185. Inscription du rotas, à Manchester, en Angleterre (découverte en 1978).

200-220. Quatre inscriptions du rotas, à Dura-Europos = actuel Qalat es Salihya, à 440 kms nord/nord-est de Damas, sur les bords de l'Euphrate, en Syrie (découvertes en 1931 et 1932).

III^e siècle. Inscription du rotas, à Corinium = actuel Cirencester, à 55 kms au nord-est de Bristol, en Angleterre (découverte en 1868). En 1937, un article à ce sujet a paru, sous la signature du conservateur du Musée de Corinium, E. C. Sewell, dans *Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archeological Society* (publication annuelle).

Du II^e au IV^e siècle. Inscription du sator, sur une tuile de villa romaine, à Aquineum = actuelle Altofen (l'ancienne ville de Buda, cf. Budapest), en Hongrie (découverte en 1950).

1119-1312. Inscription du sator, sous forme circulaire, à l'abbaye de Valvisciolo, région italienne de Sermoneta. D'après Bianca Capone, les Templiers utilisaient ce carré pour identifier les membres de l'Ordre et pour désigner les lieux de réunion de leurs groupes.

1590. Un palindrome inca (micuc / isulu / cuyuc / utus / cucim), signalé par l'Espagnol Martin de Morua, dans *Origen e Historia de los Incas del Peru*, est considéré comme base, ou figuration, possible du carré sator.

De 1924 à 1927. Trois chercheurs, indépendants les uns des autres, définissent l'origine chrétienne du palindrome, en découvrant les mots *pater noster* entrecroisés, *n* étant au centre, avec *a* (alpha) et *o* (oméga) à l'extérieur. Il s'agit des chercheurs :

- 1924 : Chr. Frank, *Deutsche Gaue* 25, p. 76 .

- 1926 : F. Grosser, « Ein neuer Versuch zur Deutung der Sator-Formel », *Z.N.W.* 24, pp. 165 sq.

- 1927 : S. Agrell, « Ruornas talmystik och dess antika förabild », *Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societen*, Lund 6, pp. 31 sq.

1945. Inscription du sator sur la tombe d'Auton von Webern, né à Vienne en 1883, tué accidentellement à Mittersill par un soldat américain de l'Occupation après la Deuxième Guerre Mondiale. Webern est un compositeur autrichien renommé, l'un des pionniers du dodécaphonisme sériel. Il était fortement inspiré par le carré magique ; son concerto, opus 24, dérive de la symétrie multidimensionnelle du sator.

1973. Forme et structure du sator, utilisées comme fondements du roman *Avalovera* du Brésilien Osman Lins.

1989. Utilisation du sator par une société secrète, dans le roman *Il pendolo di Foucault*, par Umberto Eco.

III – Quelques lieux où se trouve l'inscription

- Pompei et Herculaneum.
- Saint Jacques de Compostelle.
- Eglise de Pievi Iersagui, près de Crémone.
- Sermoneta.
- Cathédrale de Sienne.
- Châteaux de Chinon, de Jarnac, de Gisors.
- Maison d'Agnès Sorel, près de Loches.
- Temple Saint-Laurent de Rochemaure, etc.

IV – L'interprétation du carré

1. Le mot AREPO

Ce terme, ne se trouvant pas en latin classique, a beaucoup intrigué les traducteurs. Diverses solutions ont été proposées.

- 1/ *Arepo* serait un nom propre (opinion très largement répandue).
- 2/ *Arepo* = *a-rep(t)o* = subrepticement.
- 3/ *Arepo* = *areppo* = je m'esquive.
- 4/ *Arepo*, ablatif instrumental du latin hypothétique **arepus*, emprunté au celtique **arepo*, terme qui désignait une mesure gauloise de superficie au temps de la domination romaine. Parce que, dans une Bible grecque du XIV^e siècle, *arepo* a été glosé par le mot grec *arotron* (= latin *aratrum* [araire]), la version par « charrue » a été assez bien accueillie.

2. Les allusions bibliques possibles

- Apocalypse (alpha et oméga) 1, 8 ; 21, 6 ; 22, 13.
- Les roues d'Ezéchiel 1, 15 ; 3, 13 ; 10, 2 ; 10, 9 ; 26, 10.
- Le Cantique des Cantiques 2, 1-2 (lecture où apparaît la rose de Saron).

3. Les traductions diverses du carré

- Le Semeur *Arepo* fait tourner les roues au travail.
- Le Semeur *Arepo* tient des roues (qui sont) son œuvre.
- Dieu (*Sator*) dirige la Création (*rotas*), le travail de l'homme (*opera*) et le produit de la terre (*arepo*).
- Le Semeur subrepticement tient l'œuvre dans la rotation (des temps).
- Auteur (*sator*), je m'esquive (*arrepo*), l'œuvre tient (sur) ses roues (= est achevée).
- Le Semeur (= le Christ) à sa charrue (= la Croix) retient par son œuvre (= son sacrifice) les roues (= le destin).
- The Sower *Arepo* holds the wheels in his work.

- Der Sämann Arepo hält mit Müchen die Räder.
- Der Sämann (= Gott) hält die Werke (= Schöpfung) in seiner Hand.
- Il Seminatore, col suo carro, tiene con cura le ruote.
- Arepo, o Semeador, guia as rodas cuidadosamente.
- O Lavrador sustém cuidadosamente o mundo em sua orbita
- O Semeador (= Deus) segura soa obra (= criação) em sua mao.
- Il Seminatore possiede le opere, Dio è il Signore del creato (= *sator opera tenet – tenet opera sator*).
- El Creador gobierna los processus ciclicos con un trabajo inverso (= carré *Sator* circulaire).
- El Sol se ocupa de los trabajos inversos del Creador (= carré *Rotas* circulaire).

4. Numérologie¹

- Le mot TENET est amphidrome et vaut 64, c'est-à-dire « le nombre des cases, encore visibles, sur lesquelles jouaient les soldats romains, au moment de la crucifixion de Jésus sur le Golgotha. Le chiffre 64 étant le carré de 8, on trouve 8 lettres différentes (ATOREPN) dans le SATOR ».

- « Le groupe PATERNOSTER égale 151, comme le nom de Jésus-Christ ».

- « Le mot ROTAS, selon la numérotation hébraïque, vaut 666 », chiffre de la Bête de l'Apocalypse 11, 7.

5. Lectures possibles (par anagramme) du SATOR

- Oro te, Pater ; oro te, Pater ; sanas.
- O Pater, ores, pro aeternam nostra.
- Ora, operare, ostenta te, pastor.
- Retro Satana, toto opere asper.

¹ Données plus ou moins dignes de considération parmi les propositions saugrenues qu'on trouve sur Internet, dans Le Carré Sator revisité, <<http://www.bibleetnombres.online.fr/fr.iniquite.htm>>.

En cas de culte satanique :

- Satan, oro te, pro arte a te spero.
- Satan, ter oro te, opera presto.
- Satan, oro te, reparato opes.

En songeant à la « rose de Saron ».

- Petro et reo patet rosa saron.

(A rosa de Sharon mostra-se aberra para a culpa de Pedro – anagramme signalé par Sergio Barcellos Ximenes).

Prière à dire sur la route :

- Sat orare p.o. (= per orem), tenet opera rotas !

(It is enough to pray verbally ; it holds the works and the wheels together – anagramme signalé sur Internet par « Das Schwarze Netz »).

Bibliographie

1859. George Bell, *Notes and Queries* (8 octobre).
1948. Friedrich Focke, « Sator Arepo. Abenteuer eines magischen Quadrates », *Wuerzburger Jahrbuch* 3, 367-401.
1957. Donald Atkinson, « The Cirencester Word-Square », *Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society* (annuaire).
1964. D. Fishwich, « On the Origin of the Rotas-Sator Square », *Harvard Theological Review* 57 (no pagination).
1965. H. Hommel, « Satorformel », in *Lexicon der alten Welt*, Zürich und Stuttgart, p. 2705.
1970. John Ferguson, *The Religions of the Roman Empire*, Ithaca : Cornell University Press, p. 168, pl. 70.
1971. J. Gwyn Griffiths, « Arepo, in the Magic Sator Square », *The Classical Review* 85, 6-8.
1973. Walter O. Moeller, *The Mithraic Origin and Meanings of the Rotas-Sator Square*, Leiden : Brill. (cf. comptes-rendus par Heinz

- Hofmann, *Gnomon* 48 (1976), 89-91, et John Ferguson, *JRS* 64 (1974), 242).
1974. Heinz Hofman, « Zum Rotas-Opera-Quadrat von Aquincum », *ZPE* 13, 79-83.
1975. Kurt Aland, « Der Rotas-Sator-Rebus : seine Diskussion in der Korrespondenz Franz Cumont-Hans Lietzmann und in der Zeit danach », in *Corona gratiarum : Miscellanea Patristica II* by A. Verheul *et al.*, Brugge : Sint Pietersabdij ; The Hague : Nijhoff, pp. 285-343.
1978. Heinz Hofmann, « Satorquadrat », in *Paul Realencyclopédie der classischen Altertumswissenschaft*, Supplementband XV, pp. 477-565.
1981. E. Dinkler, « Miscellanea archeologiae christianae », *Theologische Rundschau* 46, 219-236.
1982. Anthony Alcock, « A Coptic Magical Text », *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 19, 97-103.
1983. Gerald M. Browne, « Areponet = Harpocrates », *Zeitschrift für Papyrology and Epigraphik* 52, 60.
1983. Georgos Harpon, « Harpocrates », *ZPE* 50, 155-171.
1983. Hildebrecht Hommel, « Die Satorformel und ihr Ursprung », *Sebasmata. Studien zur antiken Religionsgeschichte und zum frühen Christentum I. Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament* 31, Tübingen : J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), pp. 84-130 (nombreux décodages du carré magique et bibliographie très importante).
1983. Miroslav Marcovich, « Sator Arepo = Georgos Harpon (Knoufi), Harpos, Arpo(cra), Harpo(crates) », *Zeitschrift für Papyrology und Epigraphik* 50, 155-171.
1984. Tony Augard, *The Oxford Guide to Word Games*, Oxford : Oxford University Press.
1985. M. M. Alves Dias, « Pequenas notas de historia antiga e epigrafia », *Conimbriga* 24, 85-95.
1986. Herbert Pfeiffer, « Bemerkungen zur Form des Satorquadrats », *Gymnasium* 93, 370-372.

1987. Richard Ernst Bader, « Sator arepo. Magie in der Volksmedizin », *Medizinhistorisches Journal* 22, 115-134.
1987. William Baines, « The Rotas-Sator Square : a new investigation », *New Testament Studies* 33, 469-476.
1988. Kurt Aland, « Noch einmal : der Rotas/Sator-Rebus » in *Text and Testimony: Essays on New Testament and Apocryphal Literature in Honour of A. F. J. Klijn*, Kampen, Netherlands : J. H. Kok, pp. 9-23.
1988. Robert Milburn, *Early Christian Art and Architecture*, University of California Press (importante bibliographie).
1988. A. R. Burn, *Anthology of the Latin Inscriptions from Britain*, University of California Press.
1991. Ernst Ulrich, *Carmen figuratum: Geschichte des Figurengedichtes von den antiken Ursprüngen bis zum Ausgang des Mittelalters*, Köln : Boehlau, pp. 421-459.
1991. Fred Fabin, *Bauemmedizin. Fürtreffliche Hülffen aus Klosterapotheke, Volksglauben und Sympathiezauber*. (Rosenheimer Verlagshaus).
1991. Jana Keparov-El, « Rotas opera – neue Funde und Theorien », *Listy filogick* = E9, 114, 88-92.
1991. M. Guarducci, « Il misterioso arepo », *Miscellanea etrusca e italica in onore di Massimo Pallotino*, in *Archeologia classica* 4, pp. 589-596.
1993. *Mélanges : Miroslav Marcovich Festschrift*, ed. ICS, p. 12, item 205.
1996. Jean Chevalier and Alan Gherbrant, *The Penguin Dictionary of Symbols*, London, Penguin Books.
1998. H. Biedermann, *Handlexicon der magischen Künste von der Spätantike bis zum 19. Jahrhundert*, Graz, p. 385.
1999. Rino Cammilleri, *Il Quadrato Magico : Un mistero che dura da duemila anni*, ed. Rizzoli, Italia. (A ce jour, le plus important ouvrage sur la question par un journaliste, historien de la religion).
2000. Stefano Bartezzaghi, « Lessico e Nuvole, (Sator) », *La Repubblica*, 8 juin (acrostiche d'Umberto Eco).